

6 - 01 -2019

Montourtier, Mayenne, 300 et quelques habitants.

On en comptait au 19^{ème} siècle plus de mille.

Quand je m'y suis installé, en 1980, le père Piednoir m'a juré qu'il y avait connu 27 « *cafés* » dans sa jeunesse. Entendre 27 commerçants ou artisans chez qui on servait un jus plus ou moins arrosé en attendant la commande. Des traces de leurs enseignes peintes ont longtemps subsisté sur les plus vieux crépis.

Tous ont disparu.

Il existait encore une Mairie, devenue symbolique depuis le regroupement communal. Aussi une école primaire dont seule fonctionne désormais la petite classe. Il y avait même un curé au presbytère qui partageait ma passion de la musique classique et que j'ai bien connu. C'est grâce à lui que Marie-Annick a pu acquérir notre actuelle maison, l'une des plus imposantes, propriété jusqu'alors de l'évêché de Laval.

100 000 F, la maison, soit environ 15000 euros : juste pour te dire que le seul prix de l'habitat a retenu et attiré à Montourtier des populations plus que modestes, à charge pour elles, en contrepartie, de ne se déplacer qu'en voiture individuelle puisqu'il n'y est assuré aucun transport collectif - le ramassage scolaire excepté.

Je te parle d'un temps où la pollution n'inquiétait que les mégapoles et où Jacques Calvet faisait avec conviction la promo du diésel...

Pour le travail, donc : voiture. Pour l'approvisionnement : voiture. Pour le médecin, le pharmacien, l'hôpital : voiture. Pour le butane : voiture. Pour la nounou, voiture. Pour le lycée : voiture. Pour les démarches administratives : voiture. Pour les spectacles : voiture. Pour le sport, la musique et autres activités périscolaires : voiture. Pour la messe, le tabac, le loto, le coiffeur : voiture. Même pour les ordures ménagères - dont la collecte hebdomadaire a été supprimée - voiture...

Le budget voiture n'a cessé de croître dans la France rurale à mesure que le patrimoine immobilier s'y dévaluait, que les services s'en absentaient et qu'on y stigmatisait le feu de bois dans la cheminée et le pet des vaches...

Faut-il dès lors t'expliquer pourquoi, après la limitation de vitesse à 80, les PV qui s'ensuivent, la énième flambée du baril et la perspective d'un contrôle technique renforcé qui eût voué à la casse les deux tiers du parc auto local, la taxe carbone sur le carburant a réussi à fédérer derrière la colère des gilets jaunes jusqu'au moins financièrement ric-rac des écolos purs et durs ?

Le plus surprenant, c'est encore que notre classe dirigeante en ait été surprise.

Il est vrai que si les plus riches ne préjugeaient pas quelque part au fond d'eux-mêmes que les plus pauvres sont tous d'inoffensifs abrutis (des *sans-dents* diront les uns, des *glands* diront les autres ...), il leur faudrait admettre du même coup qu'il n'est aucun lien de cause à effet entre clairvoyance et réussite sociale. Ce qui est peu crédible chez un riche manager...

Bienvenue, Fabrice, parmi *la foule haineuse* à qui Monsieur Macron vient d'adresser ses vœux.

C'est que la voiture individuelle n'est pas seulement le symbole par excellence du consumérisme libéral devenu celui de tous les dangers. Ni l'ex-signe extérieur de puissance promu matière d'autodafés. Ni l'ex-rêve chimérique réduit, au bout du bout, à ne plus être que le dernier refuge du SDF avant la rue... Elle a bel et bien, dans l'intervalle, redistribué notre espace et transfiguré nos décors, dessiné nos trajectoires et bouleversé nos modes de vie.

Essaie voir de revenir en arrière !

N'est-ce pas elle, la voiture individuelle, qui a permis, accompagné, précipité et même légitimé la dispersion géographique des familles, la désertification des campagnes, la concentration urbaine, l'aménagement au moindre coût de ZUP à peine vivables, l'atomisation pavillonnaire des grandes banlieues, l'asphyxie des zones d'astreinte et l'exigence compensatoire de vacances au soleil où dépenser sans compter, en attendant la résidence secondaire à crédit, pieds dans l'eau, le plus loin possible de tout ça ?

Elle toujours, plus inconsciemment peut-être, qui entretient encore à ce jour la confusion commune entre mobilité et liberté, liberté et fuite en avant...

Ainsi est-elle devenue le plus clair exemple - même s'il en adviendra d'autres - de ce *Bien* pragmatique aux implications incontrôlables dont l'économie libérale n'a cessé de faire sa priorité, et qui demeure sa plus grande force. Tu te souviens ?

Ça marche, donc c'est *bien*... Ça plaît, donc c'est *bien*... Ça se vend, donc c'est *bien*... On ne peut plus s'en passer, donc c'est *bien*... On ne peut plus y échapper...

L'effet progressif, en somme, de toutes les drogues les moins douces : du désir au plaisir, à l'accoutumance, au besoin, à la dépendance, à la défonce, à l'overdose...

Est-ce donc *l'homme moderne*, comme tu dis, qui "*s'est fait envahir de désirs in fine menaçants*" ?... Ou pas plutôt l'économie marchande, dealeuse par excellence de produits technologiques à maints égards stupéfiants, qui n'a cessé d'en susciter en lui de nouveaux - pour le plus grand profit à court terme des dealers et sans sérieusement se soucier des conséquences à long terme...

Voire de les lui imposer, à l'homme, ces désirs nouveaux devenus des addictions, puisque quiconque refuserait d'en dépendre s'exclurait lui-même de la marche du monde.

Serait-il abusif de dire, à la lumière de Maslow, que le dynamisme libéral aurait ainsi un triple effet ?

- a) développer indéfiniment chez l'homme de nouveaux besoins primaires,
- b) y gaspiller tant d'énergie qu'il ne sera bientôt plus possible, sauf à désintégrer la planète, de les satisfaire que pour un nombre toujours plus restreint d'individus,
- c) exacerber à mesure les violences plus ou moins irrationnelles qui accompagnent en général les frustrations, les manques, les injustices criantes et les grandes peurs.

Impasse.

Et ce n'est pas tout.

Après la voiture, parlons du *pain* - symbole *a contrario* du besoin primaire à l'ancienne.

Sans vouloir te provoquer, bien sûr...

J'ignore combien il y avait de boulangeries à Montourtier, sur les 27 échoppes, mais il n'en existait déjà plus aucune à mon arrivée. Juste un dépôt dans l'épicerie communale, laquelle n'existe plus non plus. Puis un livreur passant à heure fixe en camionnette, et qui a renoncé à son tour...

Des boulangeries ayant pignon sur rue, on en trouve bien 3 (sur 4 l'an dernier) au bourg voisin de Montsûrs, où l'Intermarché a fait disparaître au fil des ans tous les autres commerces alimentaires. Encore ne doivent-elles leur survie qu'au peu d'intérêt, pour la grande surface, d'ouvrir tôt en semaine et le dimanche matin.

Mais Montsûrs est à 8 kilomètres. Et au prix de l'essence...

Quels auront donc été à Montourtier, en conséquence, et sur un produit dit *de première nécessité*, les bénéficiaires d'un siècle de progrès libéral ?

Les producteurs de céréales ? Il n'y en a plus...

Les artisans transformateurs ? Ils s'éloignent avant de disparaître...

Les consommateurs ? Ceux qui restent s'y contenteront au même prix de pain en tranches industriel ou de baguettes congelées...

A qui aura donc profité la mondialisation libérale en matière de boulange sinon loin, très loin du village (arrête-moi si je me trompe...), aux seules entreprises intermédiaires comme la

tienne, dont nul n'avait jadis besoin, et pourtant représentatives aujourd'hui de ce qu'on appelle *le monde du travail* ?

Des entreprises du *gâchis par essence*, estimes-tu le premier, où se gaspilleraient 95% des savoirs et des talents...

Où on se garderait bien (non sans raisons...) d'établir le moindre rapport entre salaires et utilité collective...

Où la hiérarchisation toute quantitative desdits salaires serait la seule réponse *réaliste* à l'exigence d'*individuation*. Et où la quête qualitative d'*accomplissement individuel*, en revanche, serait jugée *secondaire* voire *dangereuse* pour la *survie*, la *cohésion* et le *devenir* de l'humanité...

Je n'invente rien : c'est toi qui l'affirmes.

C'est toi qui vas jusqu'à qualifier de *luxe* le besoin « *hédoniste* » de s'y sentir exister.

Est-ce que ce sont bien *les gens* qui y gaspillent leurs talents ? ou pas plutôt ce *monde du travail*-là qui dissuade les gens d'y exploiter leurs talents et d'en jouir ?

Pas étonnant, soit dit en passant, qu'on y *sombre intellectuellement* plus vite qu'ailleurs...

Serait-il inconséquent d'en conclure, toujours à la lumière de Maslow, que l'économie de marché n'a pas seulement multiplié les besoins primaires de l'homme sans désormais pouvoir les satisfaire : ne lui dénierait-elle pas aussi, du même coup, le droit moral de jamais satisfaire aucun de ses besoins supérieurs ?

Impasse sociale, impasse écologique, impasse humaine...

En attendant l'impasse démocratique et l'impasse économique (celle dont tu soutenais naguère que « *rien ne s'y conçoit politiquement* »...) puisqu'on ne propose aujourd'hui de sortir des trois autres qu'en laissant filer la dette nationale qu'il était urgent de résorber hier encore...

Sans doute n'a-t-on pas dit grand chose en s'accordant sur le fait que "*la mondialisation libérale est la cause de nos maux*", mais quand même, c'est bon d'enfin t'entendre reconnaître l'évidence.

Ma *bonne* volonté t'est donc toute acquise pour sortir de la quintuple impasse où elle nous a engagés : rien n'est impossible de ce qui peut se concevoir. Mais rassure-moi d'abord, tant le flou de tes objectifs ressemble parfois à celui des gilets jaunes :

Qu'est-ce qu'il serait surtout *bon* de *ne plus* vouloir ?

La mondialisation en soi ? comme le préconisent toutes les droites xénophobes du monde, à commencer par celle de Donald, et les slogans du beauf moyen...

Ou juste le caractère obstinément libéral de cette mondialisation ?